

Presque un Conte des Fees

La Muse erra par la ville tumultueuse, suivie et entourée par la troupe blanche de ses cygnes... Ces pauvres ois-*aux* royaux s'embarrassaient de leurs ailes qui pendaient comme des gouvernails de chaloupes dans la vase d'un port d'où la marée a reflué. Et nulle eau pour renflouer les cygnes ! Pas de fleuve ventilant la ville de sa large circulation d'air. Pas même une frêle rivière ni un lac où les cygnes auraient pu se donner l'illusion de voguer, recommencer ce qui est leur vie naturelle et leur état normal. Ils se traînaient sur les durs pavés... Leurs ailes étaient poudreuses, leur duvet sali par la poussière des grand'routes. La Muse les fouaillait, les poussait devant elle dans l'espoir de trouver enfin pour eux une eau de salut avant la fin de la journée. Et en guise d'aiguillon, elle maniait un roseau devenu silencieux, qui, naguère, fut sa flûte aux résonnances divines. Maintenant, le chant y dormait comme dans un étui... La Muse, elle aussi, souffrait, d'abord la souffrance de ses cygnes, puis de la sienne. Elle allait, comme une mendiante. Elle était pauvre. Des haillons la couvraient. Aussi, personne ne soupçonna sa royauté, en exil dans une époque vile. Les foules à son passage rirent, plaisantèrent... Des quolibets tombèrent comme des pierres sur la neige de ses cygnes impressionnables. On les supposait échappés de quelque baraque de foire, ménagerie humble d'un ours inoffensif exhibé avec des cygnes *terriens*... Elle-même donna l'impression aux passants d'une bohémienne dépenaillée et qui n'inspire pas confiance. Seuls, quelques artistes cà et là, remarquèrent la chevelure surhumaine, splendeur rousse, forêt d'octobre où des dieux habitent...

Elle se sentit à bout d'espoir... Qui lui ferait accueil, apaiserait sa faim et lui donnerait asile ? Jadis, pour entendre son chant et celui de ses cygnes, les rois la conviaient dans leur palais, donnaient l'or de leurs cassettes... Aujourd'hui, personne ne s'inquiétait d'elle... Il n'y avait plus de rois. Et le peuple n'entendait rien aux jeux subtils du rythme... La Muse se trouva définitivement seule, abandonnée, lasse,

inutile... Était-ce l'heure, enfin, où tout se consomme ?

Un marchand, dont l'attention venait d'être attirée par son grand dénûment, soudain l'interpella du seuil de sa boutique :

— Vous cherchez quelque chose ?

— De quoi vivre — ou ne pas mourir...

— C'est le plus difficile, quand on n'est pas raisonnable.

— Comment ? Que voulez vous dire ?

— Oui, reprit le marchand, d'un ton devenu autoritaire et méprisant. Vous n'êtes même pas intéressante. Vous compliquez inutilement votre existence avec cette troupe de cygnes, qui est un luxe suranné, voire une anomalie. Est-ce que j'entretiens des cygnes, moi ! Et les autres habitants de la ville le font ils ? A quoi vous servent ces oiseaux ? Ils chantent parfois, dites-vous. Mais que vaut ce chant naturel, qui n'est pas comme la voix des chanteurs, disciplinée par les Conservatoires, et qu'on ne peut même pas utiliser pour l'Opéra ? Si vous étiez seule, vous pourriez vous tirer d'embarras. Quand on est femme ! Surtout que vous avez de beaux cheveux... Croyez moi, abandonner vos cygnes. Ou, plutôt, tirez-en profit... En tant que chanteurs, ils sont inutiles et ne valent rien. Mais, vendez les. On les tuera. Leur duvet représente une somme sérieuse. On en fabrique, vous le savez, des oreillers qui sont moelleux et recherchés. Car ils donnent de beaux rêves. Qui sait ? C'est de reposer sa tête parmi la dépouille molle des cygnes, qu'on a des songes, peut être, qu'on entend des voix, qu'on plane durant le sommeil, au dessus des réalités, qu'on s'envole, en un mot. C'est pourquoi les oreillers des riches sont en duvet. Donc, vendez vos cygnes. Réalisez-en gains immédiats, plutôt qu'en un chant illusoire qu'on n'entend jamais, qu'à *la mi nuite où ils meurent*... Soyez pratique, enfin !

La Muse s'enfuit de la ville hostile, la ville sans âme et sans fleuve, où ses beaux cygnes avaient failli mourir. Elle dépassa les banlieues, atteignit les premiers champs, où sont des maisons de campagne, des châteaux blancs. Elle recommença à se sentir mieux d'accord avec le décor. Ses cheveux rouges s'appareillaient aux